

YVES
BURGER

DU
SANG
SUR
LA PISTE

LA DERNIÈRE GUERRE DU CAPITAINE JOUBERT

Yves Burger

Du sang sur la piste

La dernière guerre du capitaine Joubert

© Yves Burger, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3290-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Marc et Eve

Pour Sabine

Prologue

Réserve Crow, Comté de Yellowstone, Montana, États-Unis, 1904

— Alors c'est toi, L'Homme Qui Dort Sur Son Souffle ?

Le nouveau venu ne manquait pas d'air, se dit Edward Sheriff Curtis, qui s'était levé lorsque l'homme était entré dans la pièce. Curtis connaissait le surnom dont l'avaient affublé les Indiens des plaines en découvrant le matelas pneumatique sur lequel il dormait lorsqu'il séjournait dans les tribus. Il n'ignorait pas non plus le rapport particulier des Indiens au temps. Mais cela faisait quatre heures qu'il patientait dans ce bureau étouffant de la Crow Agency, à attendre ce petit homme goguenard, aux jambes arquées et au visage mangé par les rides.

Pour le rencontrer, Curtis avait quitté New York pour sauter dans un train vers le Montana. Malgré le début de célébrité que lui avait valu sa participation à la prestigieuse expédition Harriman en Alaska, Curtis peinait à obtenir le financement de son ambitieux projet d'encyclopédie sur les peuples indiens d'Amérique du Nord. Depuis cinq ans, il avait passé plus de temps dans les clubs selectifs de la Côte Est à mendier des financements que dans les réserves à exercer sa passion, la photographie. Son argent filait, sa femme menaçait de le quitter, et la communauté scientifique boudait cet autodidacte dépourvu des diplômes - et des réseaux- de l'Ivy League.

Curtis avait rallié Cleveland puis Chicago avant de monter dans un wagon de l'Union Pacific à Omaha. Dans le wagon qui l'emmenait vers l'Ouest, il avait vu défiler les plaines désertiques du Nebraska et les steppes arides du Wyoming. Pendant quelques heures, le rail avait longé l'ancienne piste des pionniers, la fameuse California Trail. On ne voyait plus de fermes alentour : ceux qui s'étaient arrêtés ici pour tenter de vivre de l'agriculture étaient morts ou avaient rebroussé chemin. On disait même que certains étaient devenus fous. Seuls les ranches de bétail avaient prospéré. Et pourtant, moins de cinquante ans plus tôt, ces vastes plaines étaient le paradis des chasseurs de bisons sioux ou cheyennes. Ultime ironie : pour saisir, avant qu'il ne soit trop tard, la vérité d'un peuple qui disparaissait, Curtis avait emprunté l'un des principaux instruments de son

anéantissement : le chemin de fer. Pire, c'est auprès d'un des magnats du rail, le richissime banquier John Pierpont Morgan, qu'il espérait obtenir le financement de son projet.

Il aurait probablement été mieux avisé de continuer à faire le siège du bureau du banquier de Wall Street, mais l'occasion était trop belle et ne se représenterait sans doute pas. Curtis allait rencontrer l'un des derniers témoins vivants d'un événement historique majeur. C'est en revenant d'une expédition chez les Nez-Percés qu'il avait entendu parler de cet homme. Une photographie du Chef Joseph était parue dans la gazette locale, et le responsable de la réserve lui avait écrit. Une rencontre avait été organisée. Voilà pourquoi il se trouvait aujourd'hui dans ce bureau de la Crow Agency, centre politique de la réserve.

L'homme entra sans hâte, prit un siège et étudia longuement son interlocuteur. Très mince, il affichait une assurance tranquille. La dureté de ses traits était atténuée par ses yeux noirs où brillait une lueur malicieuse. En scrutant les marques qui zébraient son visage, le photographe se dit qu'il pourrait en tirer un portrait intéressant. Il lui en parlerait à la fin de l'entretien. Le responsable de la réserve les laissa assis en tête-à-tête et quitta le bureau. Curtis sortit son stylo et un calepin, puis il demanda l'autorisation de prendre des notes, l'Indien accepta.

— D'abord, merci d'avoir accepté de me rencontrer. Puis-je vous demander de confirmer votre nom, votre âge et le nom de votre tribu ?

— J'ai eu beaucoup de noms, on m'a appelé successivement First One, Goes First, Man With Fur Belt, Walks Among The Stars - je l'aimais bien, celui-là - mais on me connaît généralement sous le nom de Goes Ahead¹, de la tribu des Absarokas, que les Blancs appellent les Crows. Vous avez remarqué comment les Blancs nous ont souvent donné d'autres noms ? Les Lakotas sont devenus les Sioux, les Tsistsistas, les Cheyennes, les Numunuh, les Comanches et ainsi de suite. La plupart du temps, les noms utilisés par les Blancs sont ceux que nous donnaient nos ennemis. Ça commençait plutôt mal, non ?

La bouche longue et fine du Crow s'étirait d'une oreille à l'autre en un sourire moqueur.

— Euh, peut-être. Et votre âge est bien cinquante-trois ans ?

— Je suis né l'année du grand traité signé au confluent de la Horse Creek et de la Platte River, près de Fort Laramie. Mon oncle était un des chefs qui avaient

touché la plume. C'est le premier traité que les Blancs ont violé.

— Oui, le traité de Fort Laramie, en 1851.

— Le premier traité de Fort Laramie, précisa le Crow en dressant son index. Il y en a eu un second, dix-sept ans plus tard entre le gouvernement américain et les Lakotas. Comme les Blancs l'ont violé aussi, on les confond souvent. La violation du second traité a déclenché la guerre des Black Hills. Mais j'étais déjà un jeune guerrier, à ce moment-là.

— Et donc, vous aviez vingt-cinq ans en 1876 ?

— Vous comptez bien. Je crois que si notre peuple avait compté aussi bien que les Blancs, les choses auraient pu être différentes, vous ne croyez pas ?

— Peut-être, et que faisiez-vous en 1876 ?

Goes Ahead avait entendu parler de l'homme blanc nommé Curtis. On parlait de lui dans les réserves : il fabriquait des images, on l'appelait aussi « l'Attrapeur d'Ombres ». Certains disaient qu'il volait l'esprit des gens pour le fixer sur un morceau de papier, mais Goes Ahead n'était pas superstitieux. Machinalement, il toucha son amulette, une dent d'ours coincée dans sa ceinture.

Goes Ahead n'ignorait pas le but de la visite de Curtis. L'Américain voulait qu'il lui raconte la fin de l'histoire, une histoire qui s'était terminée à l'endroit même où ils se tenaient. Le Blanc le savait-il seulement ?

Goes Ahead savait bien plus de choses que le Blanc ne le soupçonnait. Il savait que l'histoire avait commencé l'Année de la Longue Pluie, sur une terre lointaine que Goes Ahead avait foulée quinze ans plus tôt. Il y avait accompagné son ancien ennemi Sitting Bull au sein du fameux Wild West Show du chasseur blanc nommé Cody. Il ne risquait pas d'oublier ce voyage : pendant la traversée du grand lac que les Blancs appelaient Atlantique, leur bateau avait été pris dans une violente tempête. De nombreux braves avaient entonné leur champ de mort. Pourtant, ils avaient tous survécu, et fini par arriver à destination.

Il avait oublié le nom de la ville.

Première Partie

1

La Semaine Sanglante

**Barricade de la rue de la Fontaine-au-Roi, 11^e arrondissement, Paris, 28
mai 1871**

Le petit rouquin s'assit derrière la barricade et rajusta sa casquette. De son sac, il sortit un tronçon de saucisson sec qu'il coupa en deux parties à l'aide d'un canif ébréché.

— Qu'est-ce que tu regardes là-haut, François ? demanda-t-il à son voisin, un grand blond aux cheveux bouclés. Ils sont en face, au coin de la rue, ces cochons de Versaillais.

— Je n'aime pas ces bruits qu'on entend là-haut. On dirait qu'on perce les murs, répondit l'autre sans quitter des yeux les fenêtres des bâtiments. S'ils montent dans les étages et nous contournent, nous serons pris sous un feu croisé et ils vont nous tirer comme des lapins. On devrait peut-être aller voir.

La bataille n'avait pas vraiment commencé sur la place. Des deux côtés, on échangeait bien des insultes et, plus rarement, quelques balles, mais le véritable affrontement restait à venir. On murmurait dans les rangs fédérés que les Bleus contrôlaient Paris et que cette barricade était la dernière. Les Versaillais étaient entrés dans la capitale tout juste une semaine auparavant, et n'avaient cessé de progresser depuis, barricade après barricade. Les grands boulevards dessinés par le baron Haussmann avaient dégagé la ville et rendu les déplacements des Bleus plus aisés. On entendait dire qu'ils fusillaient tous ceux pris une arme à la main. Par groupes de vingt, à la mitrailleuse. Des traces de poudre sur les mains suffisaient à vous envoyer devant le peloton d'exécution. Deux jours plus tôt, la grande barricade de la Butte-aux-Cailles avait cédé après 36 heures de résistance acharnée, livrant la Rive Gauche à l'ennemi. La veille, François Joubert, caporal au 213^e bataillon de la Garde Nationale, et Louis Chauvette dit « P'tit Louis », auto-proclamé aide de camp « plénipotentiaire » – un terme dont il n'était pas sûr de maîtriser le sens, mais dont la complexité devait forcément correspondre à des responsabilités élevées – avaient échappé de justesse au carnage place de la Bastille, pour se replier vers le nord sans avoir eu le temps de tirer une seule balle. Ils y avaient trouvé une situation critique. Le chef de bataillon Eugène

Protot venait d'être évacué après avoir été blessé au visage par une balle explosive, une munition pourtant interdite par les conventions internationales. Au loin, le canon fédéré du Père-Lachaise s'était tu. Mauvais présage.

En face, à une centaine de mètres de la barricade, les renforts affluaient. On entendait le son des roues des canons sur les pavés. L'ennemi se regroupait avant l'assaut final, et le combat ne serait pas égal.

— S'ils tirent par les fenêtres des derniers étages, tu n'es pas sûr de faire mouche, reprit P'tit Louis.

— J'ai déjà descendu des cerfs en forêt de Compiègne, et ils étaient plus loin, rétorqua François.

— Oui, mais les cerfs n'avaient pas de Chassepot². Et pis ils n'étaient pas à cinq contre un.

Cette fois, François Joubert se tourna vers son ami. Par-dessus l'épaule de celui-ci, il voyait l'immense drapeau rouge qui flottait sur la barricade. À côté d'eux, les frères Lambert, Gustave et Marcel, deux ouvriers du bâtiment qui les avaient suivis depuis la Bastille. Ils cherchaient à convaincre Louise, une jeune ambulancière, de s'enfuir avant qu'il soit trop tard. La jeune fille secouait la tête en souriant. Au bout du rang, Clément, un journaliste célèbre lui avait-on dit, qui composait des chansons. De l'autre côté, André Morel, un garde national qui avait combattu à Montmartre pour défendre les canons de la Garde. Le front couvert d'un bandage ensanglanté, il rechargeait une vieille pétoire par la bouche du canon. À côté de lui, deux pupilles de la Commune dont il n'avait pas eu le temps de connaître les noms. Il ne leur donnait pas plus de treize ou quatorze ans. Rendus enragés par la perte d'un de leurs amis, un Vengeur de Flourens à peine plus âgé, ils s'étaient faufiletés avec courage sous la mitraille pour ramasser armes et munitions sur les cadavres en insultant les lignards. Puis Victorine, une solide matrone du bataillon des Turcos, qui avait pris un fusil sur le corps d'un soldat versaillais, et avait déclaré simplement en arrivant ici : « Maintenant, je ne bougerai plus ». Le dernier canon encore fonctionnel était servi par La Porta, un garibaldien qui s'était amouraché d'une Parisienne et n'avait pas suivi son chef à Caprera. Au deuxième rang, des membres du comité de vigilance de la Villette et deux gaillards nerveux qui s'étaient présentés comme membres de l'Internationale, et n'arrêtaient pas de se quereller avec les premiers sur la conduite à tenir. Les effectifs s'étaient considérablement réduits au cours des